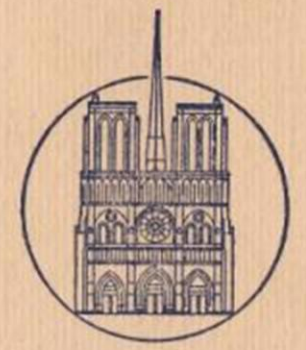
LOUIS CHARBONNEAU-LASSAY

L'ÉSOTÉRISME DE QUELQUES SYMBOLES GÉOMÉTRIQUES CHRÉTIENS

Avec une illustration et vingt-huit reproductions de figures gravées sur bois

Notice introductive par Georges TAMOS
Appendice par Réné MUTEL



ÉDITIONS TRADITIONNELLES
11, Quai Saint-Michel - PARIS Ve
1985

Note du rédacteur

La copie numérique de cet opuscule est celle qui parut en 1985 aux *Éditions Traditionnelles*, éditeur disparu depuis.

La qualité de cette version laissait à désirer. De plus, l'implantation de l'iconographie était parfois incohérente.

La présente reproduction a conservé strictement le texte initial. Seules les vignettes ont été réinsérées, avec une nouvelle numérotation, en adéquation avec le texte.

Table des matières

Notice introductive sur Louis Charbonneau-Lassay 4

La Triple-Enceinte dans l'emblématique chrétienne 9

Les graffites symboliques de l'ancien monastère des Carmes à Loudun..... 17

Le Trident..... 25

Â propos des « graffites inconnus » de la chapelle du Martray à Loudun 34

NOTICE INTRODUCTIVE SUR LOUIS CHARBONNEAU-LASSAY

Le 26 décembre 1946, aux premières lueurs du jour, s'éteignait à Loudun, dans sa vieille demeure qui appartint jadis aux Chevaliers de Malte, Louis Charbonneau-Lassay, connu par ses travaux d'archéologie comme par ses études d'iconographie et de symbolique chrétiennes, et surtout par cet ouvrage monumental : *Le Bestiaire du Christ*.

Louis Charbonneau-Lassay naquit à Loudun en 1871, d'une famille de paysans, fixée dans la région depuis plusieurs siècles. Après de solides études, il débute, jeune professeur, dans l'enseignement libre, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), chez les Frères de Saint-Gabriel. Il pense tout d'abord devenir l'un des leurs et fait son noviciat. Mais la loi de séparation survient. Il reprend sa liberté. Charbonneau-Lassay devient alors secrétaire de l'importante *Revue du Bas-Poitou*. Sa capacité de travail est considérable ; sa claire intelligence, sa perspicacité, le font bientôt distinguer dans les milieux archéologiques. Il publie de nombreuses études dans la *Revue du Bas-Poitou* et dans le *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest* ; préhistoire, histoire, archéologie celtique et gallo-romaine, numismatique, y sont traitées avec une égale compétence ; aucune branche des sciences du passé ne lui est étrangère. Parallèlement, il étudie le folklore de la contrée, notamment les légendes relatives à sainte Radegonde, qu'il fera paraitre, avec un certain nombre d'autres, dans le *Journal de Loudun*.

Pendant la guerre de 1914-1918, de retour en Poitou, Charbonneau-Lassay compose son gros ouvrage : *Histoire des Châteaux de Loudun*, qui assure définitivement sa réputation dans le monde de l'archéologie. En même temps, au cours de ses pérégrinations par les villes et les campagnes, à l'occasion de ses visites dans les châteaux et manoirs de son Poitou natal, de la Vendée, de l'Anjou et des confins de la Touraine, il constitue une collection inestimable d'armes, de bijoux, de monnaies, de l'époque gallo-romaine et du moyen âge, collection qu'il classe dans la grande salle à cheminée monumentale, frappée de la Croix de Malte, dont il avait fait son cabinet de travail.

Dans cette même salle aussi, il grave les milliers de bois qui devaient illustrer ses articles et ses livres.

Mais cette activité érudite en recouvrait une autre, aussi intense bien que moins apparente pendant longtemps, tournée vers la recherche, la « queste » de ce qui pouvait subsister touchant le symbolisme et l'ésotérisme chrétiens, dont le rôle fut si important dans la vie spirituelle de nos pays, jusqu'à la Renaissance et parfois bien au-delà.

Le fruit de ces recherches devait nous valoir toute la série d'articles, écrits de 1921 à 1929 dans la revue *Regnabit*, de 1930 à 1939 dans *Le Rayonnement Intellectuel*, laquelle allait donner naissance au *Bestiaire du Christ*, paru au début de

la dernière guerre, puis au *Vulnéraire du Christ*, au *Floraire*, au *Lapidaire*, demeurés malheureusement inachevés, voire à l'état de simples fiches.

Empruntons à M. Luc Benoist, qui fut chargé par les éditions Desclée de Brouwer de présenter le *Bestiaire du Christ*, le récit des circonstances dans lesquelles fut décidée l'immense entreprise de Charbonneau-Lassay :

« ... Il fut frappé par ce fait qu'en passant de l'Antiquité au Christianisme, le symbolisme des objets religieux conservait le même sens profond. Ses recherches seraient restées peut-être fragmentaires et isolées, notamment dans la belle revue *Regnabit* et dans *Le Rayonnement Intellectuel*…, si une intervention amicale ne l'avait poussé à une réalisation plus complète. Un jour, dans le cabinet de S. Ém. le Cardinal Dubois, Archevêque de Paris, la conversation étant tombée sur la pensée de Léon XIII qui présente le Cœur transpercé comme le dernier symbole du Sauveur, les personnes présentes constatèrent avec le Cardinal que la symbolique personnelle de Jésus-Christ était chose aujourd'hui fort mal connue, et dirent à M. Charbonneau-Lassay qu'il y avait là un beau sujet pour sa compétence, et très digne de lui. La réalisation de ce projet, conçu dans un entretien d'une heure, demanda une quinzaine d'années. Mais aussi quelle moisson et quelle richesse !

« ... Dans cet immense domaine des signes, le « spirituel » qu'est M. Charbonneau-Lassay a puissamment aidé l'archéologue. Certes, depuis cent ans, dans des revues et dans des livres, les érudits ont étudié les emblèmes et les figures du Sauveur. Il suffit d'énumérer les noms de Mgr de la Bouillerie, de l'abbé Auber, de Barbier de Montault, de Cloquet et plus récemment ceux de Dom Leclercq, d'Émile Mâle et de Bréhier. Mais, dans ces différents ouvrages, le sujet capital au point de vue religieux et spirituel, qui est l'Emblématique christique, est noyé dans l'accessoire historique ou archéologique. Ils ne permettent pas de comprendre dans son ampleur le sens profond de celle immense imagerie. Ils ne situent pas son origine préchrétienne et ses bases symboliques éternelles. C'est, pour beaucoup, le point de vue réellement métaphysique qui fait la valeur de cet ouvrage, comme il en a été l'occasion et l'origine. Non seulement l'auteur a exposé, au sujet de chacun des emblèmes qu'il étudie, le sens précis qu'il exprime dans la pensée catholique, mais il montre les significations de cet emblème dans les conceptions préchrétiennes. Il en fait pour ainsi dire la préhistoire. Mieux encore, il en montre l'ésotérisme subsistant dans des groupements secrets du moyen âge, voire en des dogmes encore vivants ».

Ajoutons ici que Charbonneau-Lassay eut la faveur de voir s'ouvrir devant lui des archives généralement celées.

Est-ce du fait de la renommée due à ses travaux, est-ce pour quelque autre raison, qu'un matin, le futur auteur du *Bestiaire du Christ* vit arriver chez lui, venant des confins du Turkestan et de la Mongolie, l'un des représentants de l'antique Sacerdoce mazdéen, le Prince Saï-Taki-Movi ? On verra plus loin que l'auteur fait allusion lui-même à certaines précisions reçues de ce Dignitaire, de même qu'il se réfère à une source d'information qui ne relève pas de l'ordinaire domaine de la

bibliographie et qui est, pour le moins, tout aussi sûre … C'est assez dire que l'étendue, la richesse et le caractère parfois entièrement inédit de la documentation de Charbonneau-Lassay donnent un intérêt exceptionnel à ses travaux. Les trois études que nous avons l'honneur de présenter ici permettront, malgré leurs modestes dimensions, de se faire une idée assez exacte d'une œuvre encore trop peu connue.

Les circonstances, en effet, ne furent pas favorables à Charbonneau-Lassay. Son grand ouvrage, nous l'avons dit, fut achevé d'imprimer tout au début de la guerre de 1939-45. Seuls parvinrent à leurs destinataires les exemplaires préalablement souscrits. Le reste de l'édition, c'est-à-dire la presque totalité, demeuré à Bruges dans les magasins de l'éditeur, fut complètement détruit dans un incendie — de même que les bois gravés par l'auteur — lors de l'invasion de la Belgique. Ce malheur, joint aux tristesses de l'occupation, assombrit les dernières années de Charbonneau-Lassay.

C'est le 30 décembre 1946, par un matin pluvieux, que ses amis venus de la Cité dunoise et des châteaux voisins, les membres des Sociétés savantes du Poitou et de l'Ouest, les représentants de la Municipalité de Loudun, marchant en long cortège par les petites rues étroites et montantes de la vieille ville, accompagnèrent jusqu'à la tombe où l'attendait celle qui, très tard venue dans sa vie (il ne se maria qu'à 58 ans), lui avait, pendant plus de deux lustres, évité une trop dure solitude,

Savant modeste et consciencieux, Louis Charbonneau-Lassay fut avant tout un chrétien exemplaire, un grand catholique, qui jamais ne pactisa avec la mentalité moderne. Voué tout entier au service de la Foi et à la recherche de la Vérité, il nous apparaît moins comme un érudit de ce temps que comme un servant fidèle de la Chrétienté de toujours. Nul parmi ceux qui l'ont connu ne saurait oublier cette tardive mais ardente flamme des âges traditionnels.

Georges TAMOS.

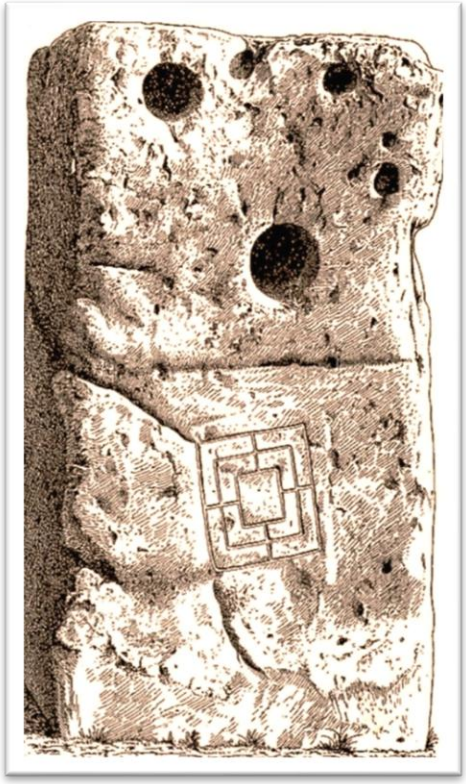
LA TRIPLE-ENCEINTE DANS L'EMBLÉMATIQUE CHRÉTIENNE

Le point de départ de la courte étude de L. Charbonneau- Lassay sur *La triple-enceinte dans l'emblématique chrétienne* se trouve en des articles publiés par Paul Le Cour et par René Guénon, respectivement dans les revues *Atlantis* et *Le Voile d'Isis*. Sous le titre *L'emblème symbolique des Trois Enceintes*, Paul Le Cour signalait, dans le n° de juillet-août 1928 d'*Atlantis*, l'existence d'un curieux symbole gravé sur une pierre druidique, découverte vers 1800, à Suèvres (Loir-et-Cher). Cette pierre avait été étudiée par E. C. Florance, président de la Société d'Histoire Naturelle et d'Anthropologie du Loir-et-Cher. Celui-ci y voyait une pierre à sacrifices, vestige d'un antique sanctuaire gaulois ; il fut frappé par le fait que le même signe se trouve également sur un cachet d'oculiste gallo-romain, trouvé à Villefranche-sur-Cher (Loir-et-Cher), vers 1870. M. Florance émit alors l'idée que ce signe pouvait représenter une triple enceinte sacrée, car il est formé de trois carrés concentriques, reliés entre eux par quatre lignes à angle droit.

Paul Le Cour, dans son article de juillet-août 1928, rappelait ces deux faits et la difficulté qu'avait rencontrée M. Florance pour faire accepter son interprétation. Il ajoutait qu'il était d'autant plus légitime de rechercher la véritable signification de ce signe que celui-ci se retrouvait en d'autres lieux, notamment à Rome, dans le cloître de San-Paulo (XIII^{e} siècle), et, sous deux formes différentes, sur les murs du donjon de Chinon, gravé vraisemblablement par les Templiers qui y furent enfermés. D'après Paul Le Cour, il fallait voir, dans le dessin en question, un symbole des « trois cercles de l'existence » de la tradition celtique.

Dans une étude, publiée en juin 1929, par le *Voile d'Isis*, sous le titre *La Triple-Enceinte druidique*, René Guénon prenait occasion de l'article de Paul Le Cour pour apporter une interprétation plus complète du symbole en lequel, sans rejeter l'explication proposée par ce dernier, il voyait avant tout la représentation des trois degrés principaux d'initiation. C'est alors que, sur la demande de Paul Le Cour, Charbonneau-Lassay rédigea l'étude, en forme de lettre, qu'on va lire ci-après.

René Mutel



La pierre de Suèvres

LA TRIPLE-ENCEINTE DANS L'EMBLÉMATIQUE CHRÉTIENNE

LA TRIPLE-ENCEINTE DANS L'EMBLÉMATIQUE CHRÉTIENNE

J'aurais vraiment, cher Monsieur, bien mauvaise grâce à me dérober devant la question dont vous-voulez bien m'honorer, relativement à la signification que la pensée chrétienne a jadis attachée à l'antique emblème de la Triple-Enceinte.

Le sens de ce symbole, sur les menhirs de Suèvres (Orléanais) et de Kermaria (Bretagne), ainsi que sur tous autres mégalithes, nous échappera sans doute toujours ; pour les époques druidique et gallo-romaine, avec prolongement sur les siècles suivants, ce que vous en avez dit dans *Atlantis*[1], ce que M. R. Guénon en a dit de son côté, dans *Le Voile d'Isis*[2], à savoir, notamment, que ces enceintes, avec leurs avenues d'accès, représentaient une succession de trois principaux degrés d'initiation, me semble parfaitement acceptable.

Il ne me paraîtrait même aucunement surprenant de constater des traces de ce symbolisme, en marge du sens spécifiquement chrétien, dans tel ou tel milieu de la société catholique, durant tout le Moyen-Âge. En effet, pendant cette période, la vie de tout l'organisme social n'a-t-elle pas reposé sur des initiations successives, souvent marquées, à chaque échelon, par des cérémonies rituelles ? Ainsi, le sacerdoce, le monachisme, la chevalerie, les universités, les cénacles d'alchimistes, les groupements d'hermétistes chrétiens, plus ou moins orthodoxes, les corporations artisanales, industrielles ou agricoles, la batellerie, voire la truanderie elle-même, étaient ritualisés.

Tous ces groupements divers, qui ont vécu aux plus beaux temps de l'idéalisme, ont eu leurs emblèmes figurés, leur héraldique, dont l'origine fut presque toujours d'ordre religieux. Le Christianisme créa beaucoup de ces emblèmes, comme il avait fait, dès sa naissance, pour exprimer mystérieusement ses dogmes et sa doctrine ; mais, pour l'un et l'autre usage, il accepta préalablement, et adapta à ses croyances et à ses mœurs, tous les symboles des cultes qui l'ont précédé et qui pouvaient permettre cette adaptation, soit par leurs significations déjà acquises, soit par de nouveaux sens que leurs formes se prêtaient à exprimer.

Pourquoi le symbole de la Triple-Enceinte, que vous avez relevé sur les mégalithes des Gaules et sur le Parthénon, sur des objets romains usuels, aurait-il été mis au rebut par l'emblématique chrétienne ? En fait, nous savons qu'il n'en fut rien, puisque la Triple-Enceinte existe sur des églises séculières ou monastiques et sur des objets religieux ; disons seulement qu'elle entre dans cette catégorie de symboles que la « nescience » actuelle ne comprend plus, ou qu'elle ignore totalement.

Le dessin de la Triple-Enceinte que vous avez relevé sur le Parthénon et celui de la gravure que vous avez reproduite[3], qui prétend représenter le temple de Poséidon,

---

[1] *Atlantis*, n° 10, juillet-août 1928, *L'emblème symbolique des Trois-Enceintes*. — Ibid., n° 11, *L'emblème des Trois-Enceintes*. — Ibid., n° 17, *Les Trois-Enceintes*.
[2] *Le Voile d'Isis*, t. XXXIV, n° 114, juin 1929, *La Triple-Enceinte druidique*.
[3] In *Atlantis*, n° 10, juillet-août 1928, p. 106.

rappellent à ma pensée le *Tableau de la vie humaine* que le philosophe grec Cébès, l'ami de Platon, nous a tracé, au V^e^ siècle avant notre ère, et qui débute ainsi :

« Nous nous promenions dans le temple de Saturne, et nous considérions divers présents qu'on y avait offerts. Il y avait, à l'entrée du temple, un tableau qui représentait des fables toutes particulières, et dont le dessin était étrange. Nous ne pûmes jamais comprendre ce que c'était, ni d'où on les avait tirées. Ce tableau ne représentait proprement ni une ville, ni un camp. C'était une espèce d'enceinte qui en renfermait deux autres, l'une plus grande, l'autre plus petite. Il y avait une porte au-devant de la première enceinte, une foule de peuple entourait cette porte, et l'on voyait, au-dedans de l'enceinte, une grande multitude de femmes »[1].

Cébès et son compagnon ne comprenaient pas le sujet du mystérieux tableau, mais un vieillard vénérable, « disciple de Pythagore et de Parménide », leur dit que ces trois enceintes étaient les images de la vie humaine, et, successivement, il leur expliqua que les personnes représentées dans chacune d'elles figuraient les vertus et les vices des hommes.

Dans la première étaient : l'*Imposture*, l'*Erreur*, l'*Ignorance*, les *Opinions*, les *Convoitises*, les *Voluptés*, la *Fortune*. Dans la seconde enceinte : l'*Incontinence*, la *Débauche*, l'*Avidité*, la *Flatterie* ; dans un autre groupe, la *Punition*, le *Châtiment*, la *Tristesse*, le *Chagrin*, la *Douleur*, les *Lamentations*, la *Désolation* ; mais, après ce piteux cortège, se présentaient enfin le *Repentir* et la *Pénitence*, qui conduisaient vers la *Volonté*, la *Croyance*, l'*Instruction*, le *Savoir*, la *Continence*, la *Patience*.

Et, dans la dernière enceinte, on rencontrait la *Vérité*, la *Persuasion*, la *Confiance*, la *Sécurité*, la *Science*, la *Force*, l'*Honnêteté*, la *Tempérance*, la *Modestie*, la *Liberté*, et la *Douceur*. Et ces vertus, pour lui présenter les hommes sages, entouraient leur mère, la *Félicité*, qui trônait au centre de ce séjour de la *Véritable Doctrine*.

Ce n'est là, sans doute, que l'extériorisation d'une méditation personnelle de Cébès, à moins que ce ne soit un écho des dissertations de l'entourage de Platon, dont il était l'un des intimes. Ce n'est certainement pas le sens primitif de l'emblème.

Une autre conception, relative à la Triple-Enceinte, dont le point de départ peut être bien ancien aussi, et qui ne se rattache à celle, plus philosophique, de Cébès, que par son application à l'existence humaine, fait du vieil emblème, non l'image de la vie morale de l'homme, mais celle de sa vie physique : la plus grande enceinte était l'image de sa jeunesse, la seconde, celle de son âge mûr, la troisième figurant sa vieillesse, et le point central, sa mort. Ainsi, la vie s'en va, se rétrécissant toujours, jusqu'à ce que l'âme soit libérée de sa gaine charnelle.

[1] Pensées de Marc-Aurèle-Antoine, suivies du Manuel d'Epictète et du tableau de Cébès. Traduction de P. Gommelin, éd. Garnier, p. 317 et suiv.

Vous avez, beaucoup trop élogieusement pour moi, reproduit dans *Atlantis* le passage de la lettre, dans laquelle je vous disais que je ne serais pas surpris d'apprendre que les premiers chrétiens avaient fait de la Triple-Enceinte l'une des images de la Jérusalem Céleste, encore que cette idéale Cité de Paradis ait reçu, dans l'iconographie chrétienne, un autre symbole linéaire précis, que de doctes auteurs du premier millénaire de notre ère nous ont fait connaître. Mais l'emblème qui nous occupe a eu, dans la mystique d'autrefois, de toutes autres significations. Les présentes lignes ne vous apprendront pas que de singulières circonstances m'ont permis d'avoir, sur plusieurs groupements hermético-mystiques du Moyen-Âge, et sur leurs doctrines et pratiques symboliques, une source d'information qui ne relève pas de l'ordinaire domaine de la bibliographie et qui est, pour le moins, tout aussi sûre.

Or, la Triple-Enceinte s'y présente, tout d'abord, comme l'idéogramme de la portée de la Rédemption sur le plan universel.

Chacun sait que, dans l'hermétique générale de l'Occident et dans la symbolique chrétienne des figures géométriques, le Carré représente le Monde, qu'il est littéralement la *Mappa mundi*, la « nappe du monde », notre « mappemonde », le planisphère terrestre et céleste. Cela étant, trois carrés inscrits l'un dans l'autre, avec centre unique, c'est-à-dire formant un seul et même ensemble, représentent les trois Mondes de l'Encyclopédie du Moyen-Âge, le *Monde terrestre* où nous vivons, le *Monde firmamental* où les astres promènent leurs globes radieux sur d'immuables itinéraires de gloire, enfin le *Monde céleste et divin* où Dieu réside et, avec Lui, les purs Esprits.

Or, dans les siècles qui suivirent la paix que Constantin donna, en 313, à l'Église du Christ, la question se posa, parmi les théologiens chrétiens, de savoir quelle est, dans le Cosmos universel, la portée efficace de l'effusion du Sang divin répandu pour le monde, au sommet du Calvaire ; et l'opinion presque unanimement admise par eux fut que, si Dieu a créé, sur d'autres planètes que la nôtre, des êtres vivants, intelligents et raisonnables, donc responsables, la Passion du Christ a dû mériter pour eux un afflux de grâces divines, qui leur sont départies selon le mode, inconnu de nous, qu'il plait à Dieu d'adopter.

Nous avons un reflet de cette théorie dans une hymne célèbre de l'évêque-poète de Poitiers, saint Fortunat (VI^e^ siècle) le *Pange lingua gloriosi lauream certaminis*, que l'Église latine a fait entrer dans sa liturgie officielle du Vendredi-Saint :

Felle potus, ecce languet ;
Spina, clavi, lancea
Mite corpus perforarunt :
Unda manat et cruor,
Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine.

(Il a langui, abreuvé de fiel ;
Les épines, les clous, la lance,
Ont percé son corps.
L'eau et le sang coulent de son côté.
La Terre, la Mer, les Astres, le Monde,
Sont lavés dans ce Fleuve).

L'antique emblème des Trois-Enceintes se prêtait admirablement au symbolisme de la portée rédemptrice : la croix, qui le traverse aux deux-tiers, y figure l'efficacité directe du sacrifice du Calvaire sur le monde terrestre et sur le monde astronomique, mais s'arrête au seuil du monde angélique et divin, qui n'a pas eu besoin de rédemption (*Fig*. I).

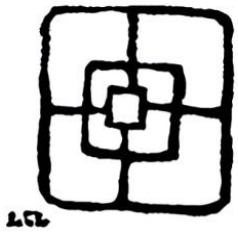


Fig. I. — *La Triple-Enceinte, graffites des templiers, au donjon du château de Chinon, 1308.*

Quand les trois enceintes concentriques sont orbiculaires, le symbolisme reste le même ; seulement, au lieu d'être assis sur la forme angulaire de la *Mappa mundi*, il est basé sur la sphéricité du globe terrestre et sur le développement circulaire de la ligne d'horizon, qui ferme, pour nous, le monde des astres ; le monde divin, lui, peut s'accommoder de toutes les formes régulièrement tracées.

Fig. II. — *Disque funéraire en os, provenant d'une sépulture mérovingienne d'Amailloux (Deux-Sèvres).*

Sur un disque funéraire (*Fig*. II), en os, de l'époque mérovingienne, recueilli par M. l'abbé Courteau, curé d'Adilly, la croix, au contraire, s'étend sur le petit cercle du milieu et sur le second, mais non sur le troisième, plus vaste que les deux autres. Il semble que le symbolisme soit ainsi plus logique, la terre étant petite, le firmament beaucoup plus grand qu'elle, et l'un et l'autre, l'un contenant l'autre, n'étant que comme des grains de poussière dans la main du Tout-Puissant, dont la demeure est

l'Immensité sans fin[1]. Plus logique, en effet, cette forme, qui opère au rebours de la première, est plus rare aussi pourtant, dans l'iconographie, parce qu'aux yeux de nos pères une tare grave la disqualifiait, si l'on peut dire : c'est qu'elle n'est pas, dans son intégralité linéaire, le traditionnel et multiséculaire emblème de la Triple-Enceinte. Elle n'est que l'une de ses diverses variantes ou dégénérescences, plus compréhensible toutefois que certaines autres, que celle, par exemple, du château de Chinon, que vous avez reproduite dans *Atlantis*, d'après ma notice sur les graffites des Templiers, et dont je ne comprends pas absolument les traits curvilignes (*Fig*. III).

Fig. III. — *La Triple-Enceinte, graffites des templiers, au donjon du château de Chinon, 1308.*

Il y a trois ans, les cultivateurs qui habitent les ruines de l'Abbaye de Seuilly, en Touraine, — où Rabelais demeura —, mirent à jour les dernières assises d'une chapelle du XIV^e^ siècle, je crois, située derrière les bâtiments actuellement habités ; sur l'une des pierres de cet édifice, j'ai relevé le graffite très net des Trois-Enceintes, établies sur un plan octogonal qui rappelle beaucoup celui de plusieurs baptistères antiques[2] ; et, chose remarquable, les « avenues » du vieux symbole préchrétien sont, cette fois, nettement remplacées par la croix (*Fig*. IV).

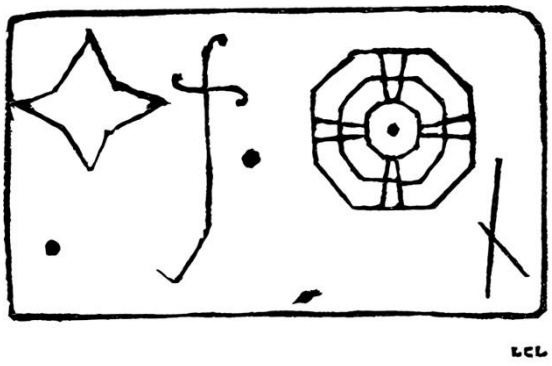


Fig. IV. — *La Triple-Enceinte, graffite de l'Abbaye de Seuilly (Indre-et-Loire) (XIV^e^, XV^e^ s.).*

C'est bien l'apposition du thème chrétien sur le motif antique. Le point qui en occupe le centre, et que l'on trouve parfois remplacé par un petit carré ou par une

[1] Conforme, en abrégé, aux cercles universels de la « disposition du Monde », du *Kalendrier des Bergiers*, de 1480, éditions Payot, p. E. XXXV.

[2] Voir notamment les plans des baptistères du Latran, à Rome, et d'Albenga, en Italie (cf. Dom H. Leclercq, *Dict. Arch. Chrét*., t. II, vol. 2, col. 419 et 422). Et aussi la cuve baptismale de Timgad (cf. Albert Ballu, *Les Ruines de Timgad*, p. 42-43).

minuscule croisette, hiéroglyphes de l'autel, c'est l'idéogramme du Siège de la Présence et de la Paix divines. Ici, les traditions d'Occident concordent avec celles de l'Orient ; le Christianisme a joint à cette symbolique une idée plus spéciale d'amour et de miséricorde : la liturgie catholique latine ne fait-elle pas officiellement sienne cette parole de la Bible : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui*, « Nous avons senti, ô Dieu, ta miséricorde au centre de ton temple »[1].

Et cette théorie, qui est aussi celle de la *Schekkina*, de la « Présence réelle de Dieu », dans la mystique hébraïque, est singulièrement parente de ce que certaines confréries hermético-mystiques du Moyen-Âge ont appelé le « *Grand Refuge* », qu'enveloppe l'imperturbable Paix divine, et le « *Royaume de Bénédiction* », au centre duquel trône le Dieu de Vie, Celui que, deux siècles avant notre ère, le Livre d'Hénoch a nommé : « l'Eternellement Béni »[2].

Il se peut aussi que la même idée de la « Présence ineffable » soit mystérieusement enclose, au centre des trois carrés dont s'orne une pierre de l'ancienne église mérovingienne ou carolingienne d'Ardin (Deux-Sèvres), aujourd'hui démolie (*Fig*. V).

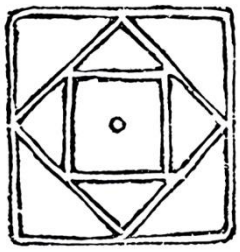


Fig. V. — *Décoration d'une des pierres de l'ancienne église d'Ardin (Deux-Sèvres), collection Gabriel de Fontaines, à St-André-sur-Sèvres.*

Voilà donc tout au moins l'un des sens que la pensée chrétienne a donné à l'antique emblème des Trois-Enceintes. En lui faisant manifester ainsi la portée effective de la Rédemption sur le monde terrestre et sur le monde firmamental, mais non sur le monde divin, le Moyen-Âge en faisait, par-là, application au *Macrocosme*, où « monde universel » des anciens.

Peut-être, et cela me paraît assez vraisemblable, l'a-t-il appliqué aussi, selon sa méthode coutumière d'analogie, au *Microcosme* humain, au « petit monde » individuel, que ses hermétistes et ses philosophes appelaient « le monde rabrégé »[3] ?

Ce n'est là qu'une hypothèse, ou, si l'on veut, une déduction, qui peut expliquer une autre variante médiévale de la Triple-Enceinte, laquelle est, peut-être bien, plus qu'une simple dégénérescence du type ancien, et dans laquelle là croix traverse les

[1] Brév. rom. - *Off. de la fête de la Purification de la Vierge* (Introït de la Messe).
[2] Voir *Le Livre d'Hénoch*, trad. Fr. Martin, en plus. passages.
[3] Cf. *Les Œuvres de M. Jean Belot, curé de Mil-Monts, Professeur aux Choses Divines et Célestes*. Éd. de 1654, p. 299.

trois carrés de l'emblème. Elle est tracée, par exemple, dans un ensemble de graffites, sur une des pierres prélevées au revêtement intérieur de la base de l'ancien donjon rond de Loudun, construit en 1206 par Philippe-Auguste, et démoli par Richelieu (*Fig*. VI). Ces graffites sont du XIV^e^ siècle.

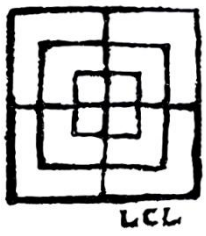


Fig. VI. — *Les Trois-Enceintes, sur une pierre de l'ancien donjon rond de Loudun (Vienne). Collection lapidaire Moreau de la Ronde.*

Dans le *microcosme* humain, les méditatifs du Moyen-Âge ont discerné trois parties bien distinctes :

1° *L'élément charnel*, gouverné par l'un des quatre tempéraments : le "Cholérique", le Sanguin, le Flegmatique et le Mélancolique, et qui procure *la force corporelle*.

2° *L'élément intellectuel*, gouverné par l'Intelligence, dirigée elle-même par la Foi, et qui procure *la Connaissance*.

3° *L'élément moral* des choses de l'âme, gouverné par la Conscience servie par la Volonté, et qui, bien ou mal dirigé, détermine l'état éternellement heureux ou maudit.

Le comprenant ainsi, les penseurs chrétiens d'autrefois ont pu fort bien, ce me semble, assimiler, selon leur méthode habituelle, le microcosme individuel au macrocosme universel, et le symboliser, comme le second, par trois carrés ou trois cercles, figurant chacun l'un des éléments humains. La domination de la croix figurative du Christ sur eux trois se justifie très bien.

Sur le terrain de la pensée chrétienne, je ne vois guère d'autre explication possible à donner, au sujet de cette variante de la Triple-Enceinte ; mais, je le répète, ce n'est là qu'une déduction hypothétique — vraisemblable, je crois — de ce que j'ai dit plus haut, relativement au type traditionnel de l'emblème de la Triple-Enceinte, pris par la mystique chrétienne comme idéogramme de la portée rédemptrice de la mort du Christ.

LES GRAFFITES SYMBOLIQUES DE L'ANCIEN MONASTÈRE DES CARMES DE LOUDUN

LES GRAFFITES SYMBOLIQUES DE L'ANCIEN MONASTÈRE DES CARMES À LOUDUN

En 1925, M. l'abbé Dupuis, curé de la paroisse du Martray, à Loudun (Vienne), me surprit à relever, par frottis au tampon, sur la muraille d'une chapelle de son église, des signes, gravés fort anciennement au couteau. « Puisque ces dessins vous intéressent, me dit l'excellent prêtre, venez dans l'escalier des voûtes ; il y en a d'autres ». Je le suivis et fis ample moisson de singuliers documents.

L'actuelle église paroissiale du Martray était, avant la Révolution, chapelle conventuelle d'un monastère de moines Carmes, fondé, en 1334, par Amaury, baron de Bauçay en Loudunois et seigneur d'une partie de la ville de Loudun. Les graffites dont nous allons chercher la signification se trouvent tous dans une chapelle latérale, d'une grande beauté architecturale, ajoutée, vers 1450, à celle de 1334 ; elle fut l'hommage à la Vierge Marie du Cardinal Pierre de Foix, évêque de Vannes, autorisé à ce faire par René, duc d'Anjou, roi de Sicile et seigneur de Loudun. Les graffites qui vont nous occuper sont l'œuvre d'un moine de la fin du XV^e^ siècle ou des toutes premières années du XVI^e^, d'une science étonnante en symbolisme christique et presque hermétique, plus étonnante encore quand on se reporte à son époque, à son milieu, aux ouvrages de piété, généralement oléagineux et naïfs, publiés dans l'Ouest par les Carmes, de la Renaissance au XVIII^e^ siècle.

Plusieurs frères Carmes loudunois ont écrit leur nom sur l'escalier aux graffites, pendant la période que je viens d'indiquer, en cursive gothique décadente : *f. Nicolae Gillet carme — f. P. Guillaume* (?) *le Roy — f. Olivier Bescher — f. Guyot — f. Regaille* (qui a tracé son profil dans son paraphe) ; au XVII^e^ siècle et au XVIII^e^ : FR. RAP — *frère Raselane* — F. DV FOSSE... Parmi ces religieux, frère Guyot, en faisant entrer dans son nom même la rose héraldique chargée du swastika, s'est désigné comme l'auteur des graffites que nous allons examiner.

Ces signes peu connus peuvent être classés en quatre catégories, dont deux sont formées de symboles orientaux qui sont entrés dans l'emblématique symbolique du Christ Jésus, pour lé proclamer comme étant l'Auteur et la Source de toute vie dans le monde, puis comme le Principe et la Fin de tout être vivant et de toute loi universelle.

I. — LES SIGNES DÉRIVÉS DU SWASTIKA

Nous relevons d'abord le swastika simple, très improprement désigné, à l'heure actuelle, sous le nom de « croix gammée ». Ici, cet emblème est chargé de la lettre X, initiale du mot grec ΧΡΙΣΤΟΣ, « Christ » (*Fig.* I).

Fig. I.

Nous trouvons ensuite une combinaison de lignes brisées à angle droit, dont le swastika est l'ossature principale, et dont l'ensemble veut assurément figurer une croix grecque (*Fig.* II).

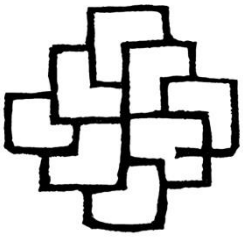


Fig. II.

Enfin, une autre combinaison, aux lignes courbes, tracées autour d'un swastika central, exprime la volonté d'obtenir une figure apparentée à la Rose du blason médiéval, telle que l'ont dessinée, depuis lors, tous les héraldistes (*Fig. III*). Et cela est d'autant moins douteux que, dans l'intérieur de la chapelle, une croix pattée (au lieu du swastika) se montre au cœur d'une autre rose, faite plus simplement de demi-cercles entrelacés (*Fig. II B*). C'est la première de ces deux figures qui nous dénonce l'auteur des graffites, en compénétrant son nom.

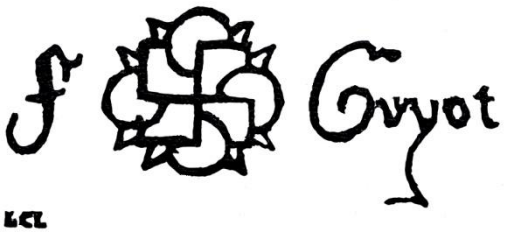


Fig. III.

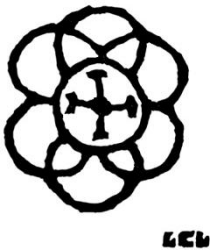


Fig. IV.

Déjà, au VI^e^ siècle, un orfèvre avait ciselé le swastika, au centre des quatre pétales d'une combinaison épousant la forme d'une fleur rosacée[1] ; et nous connaissons d'autres exemples de l'association de ces deux emblèmes.

Que signifie donc, en hermétique chrétienne, cette conjugaison de la rose et du swastika oriental, ou de la croix ?

Le swastika et la rose sont deux très antiques emblèmes du point de départ et de l'entrée de la vie des hommes et des animaux dans le monde ; l'un et l'autre se rapportent donc ici au mystère de la génération. Je tiens du docte asiatique Saï-Taki-Movi des précisions réalistes et nettes sur le caractère que le swastika, si diversement interprété, a toujours eu et gardé en certains cénacles très réservés de la Mongolie et des régions voisines. Elles s'accordent avec ce que je viens de dire.

La statuette féminine, probablement syrienne ou mésopotamienne, trouvée par Schliemann dans les fouilles d'Hissarlik, et dont le pelvis triangulaire porte le swastika, exprime la même idée[2].

De son côté, l'Église primitive rapprocha emblématiquement le swastika du Christ, qu'elle présente comme l'Auteur de toute vie chez les êtres et comme Principe de l'activité des esprits et des mondes célestes. Aussi voit-on parfois cette figure sur les vêtements de Jésus, dans le décor des catacombes[3], car il est Auteur et Seigneur de toute vie.

D'autre part, la Rose (voir celle des monnaies grecques de Rhodes) fut, aux temps antiques, l'image de la féminité. Et l'emblématique des temps chrétiens a reçu cette fleur avec cette signification, qu'elle garde encore dans certaines campagnes de France. Dans la symbolique chrétienne, hermétique ou populaire, si la Rose fut rattachée plus communément à l'effusion rédemptrice du Sang divin et à l'iconographie des blessures principales par où il coula sur le Calvaire[4], elle le fut aussi à l'iconographie du Christ, que l'Église invoque ainsi : *Jesu, auctor vitae, miserere nobis*[5].

II. — LE SERPENT D'AIRAIN

Dans l'iconographie chrétienne, cet emblème évoque tout à la fois le Serpent d'airain mosaïque et le Christ en croix ; et, par son origine biblique, c'est aussi de l'Orient qu'il nous est venu (*Fig.* V). Tout son symbolisme est régi par le récit du quatrième livre du Pentateuque, *Les Nombres*, et par plusieurs passages de l'Évangile de saint Jean.

---

[1] Cf. M. Deloche, *Études sur les anneaux des premiers siècles du Moyen-Âge*.
[2] Voir Salomon Reinach, in *Rev. archéol.*, III^e^ série, t. V. (1885), p. 57.
[3] Voir Dom Leclercq, *Dict. d'archéol.chrétienne*, t. III, vol. I, col. 610.
[4] Cf. Ch. L., in *Regnabit*, t. V, n° 10 et passim.
[5] Brév. rom., *Lit. du Saint Nom de Jésus*.

Fig. V.

Dans le désert qu'il traversait au cours de son exode, « le peuple des Hébreux était éprouvé par la morsure de serpents brûlants, et beaucoup en mouraient. Le peuple vint à Moïse et lui dit : « Prie le Seigneur pour qu'Il éloigne de nous les serpents ». Et Moïse pria pour le peuple ».

« Et le Seigneur lui dit : « Fais en airain l'image d'un serpent, et l'expose comme un signe ; quiconque sera blessé, et le regardera, vivra ».

« Et Moïse fit un serpent en airain, et l'exposa comme un signe, et lorsque ceux qui étaient blessés le regardaient, ils étaient guéris[1] ».

Le Serpent d'airain se présente donc essentiellement en guérisseur ; il est le mainteneur, le sauveur d'une vie condamnée à mort.

Ouvrons maintenant l'Évangile de saint Jean. Nous y lisons que Jésus, parlant à un docteur en Israël, lui dit : « Comme Moïse a élevé le Serpent dans le désert, de même faut-il que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie pour l'éternité[2] ». Plus tard, complétant sa pensée, Jésus dit encore : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi[3] ». Or, il a dit aussi, parlant des livres sacrés des Hébreux : « Les Écritures rendent témoignage de moi ; et vous ne voulez pas venir à moi, pour avoir la vie[4] ».

Et cela rappelle ces paroles du *Livre de la Sagesse*, attribué au roi Salomon, dix siècles avant Jésus : « Celui qui regardait le Serpent d'airain n'était pas guéri par l'objet qu'il voyait, mais par Vous, le Sauveur des hommes[5] ». Or, pour le chrétien, le Christ mort en croix est, à l'endroit des âmes, ce que le Serpent d'airain fut, au physique, pour les Hébreux : le Guérisseur, le Restaurateur, le Mainteneur, le Sauveur de la vie[6].

---

[1] *Liv. des Nombres*, XXI, 6-9.
[2] Saint Jean, *Évangile*, III, 14, 15.
[3] *Ibid.,* XII, 32.
[4] *Ibid.,* V, 39, 40.
[5] *Liv. de la Sagesse*, XVI, 7.
[6] La chaire à prêcher de l'église Saint-Pierre-du-Marché, à Loudun, porte, sculptée sur son dosseret, une grande croix autour de laquelle s'enroule le Serpent, emblème du Christ crucifié.

III. — LES VARIANTES DE L'A V M ORIENTAL

Quatre des graffites de frère Guyot (*Fig.* VI) relèvent du mot sacré des Orientaux, la syllabe mystérieuse et divine OM, que le Proche-Orient, le premier, orthographia en lettres latines : A V M.

Fig. VI.

Ces lettres que l'on trouve, dans les arts, généralement entrelacées en monogramme, et que l'incompréhension des derniers siècles a fini par adopter comme une abréviation d'*Ave Maria*, n'y distinguant que les deux lettres A et M, ont été, durant presque tout le Moyen-Âge, acceptées comme l'équivalent du sigle *Alpha* et *Omega*, signifiant : « Commencement et Fin ». C'est que, si l'on prononce AVM à la manière romaine : *Aoum*, la bouche s'ouvre pour la première syllabe, puis aussitôt se ferme pour la seconde ; et l'on sait combien, dans l'Orient, tout ce qui a trait à la bouche, aux lèvres, au souffle respiratoire, au verbe humain, est considéré comme extrêmement important par la symbolique, par tout ce qui tient à la métaphysique.

Or, appliquant à Jésus-Christ un texte d'Isaïe[1], saint Jean, dans l'Apocalypse, s'exprime ainsi : « Je suis *l'Alpha* et *l'Omega*, le Principe et la Fin, dit le Seigneur[2]... » ; et ailleurs : « Celui qui était sur le trône me dit… : Je suis *l'Alpha* et *l'Omega*, le Commencement et la Fin[3] ».

Rapproché qu'il est, sur les murs de l'escalier conventuel de Loudun, du Swastika, de la Rose et du Serpent crucifié, c'est encore à la vie de l'être humain qu'il faut appliquer le sigle AVM ; la vie, qui tient du Christ sa source en même temps que sa raison d'être, et qui trouve en lui son but final.

Dans l'ordre où je reproduis ici les variantes loudunoises de l'AVM, le premier (*Fig.* VI *a*) et le troisième graffites (*Fig.* VI *b*) ont la forme interprétée par erreur *Ave Maria* (*Fig.* VI). Le second (*Fig.* VI *c*) et le quatrième (*Fig.* VI *d*) présentent aussi les trois lettres A, V, M conjuguées, mais plus séparées les unes des autres (*Fig.* VI).

[1] Isaïe, *Prophéties*, XLVIII, 12.
[2] Saint Jean, *Apocalypse*, I, 8.
[3] *Ibid.*, XXI, 5-6.

Fig. VI *a*

Fig. VI *b*

Fig. VI *c*

Fig. VI *d*

À la belle époque de la symbolique chrétienne, en France, le sigle AVM devint une amulette, un signe mystérieux. La figure ci-contre représente un exemplaire en bronze de ma collection, dont la date de fabrication doit être assez voisine de celle des graffites de Loudun. Par erreur certaine, il m'a été donné comme emblème compagnonnique ou maçonnique (*Fig.* VII).

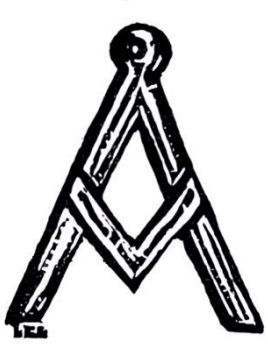


Fig. VII

IV. — LES GRAFFITES INCONNUS

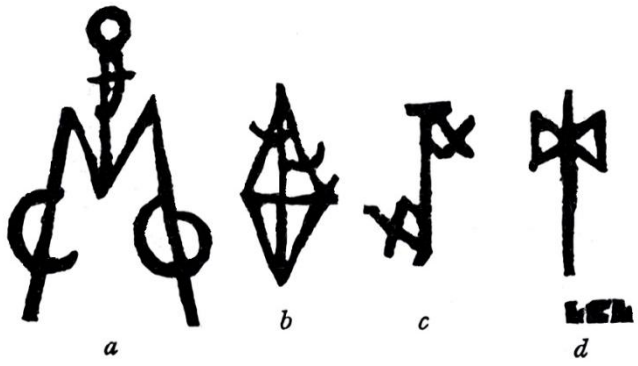


Fig. VIII, *a, b, c, d*

Je groupe ici plusieurs signes qui demeurent incompréhensibles pour mon ignorance. Le premier, qui a l'apparence d'un monogramme, est à droite de la porte qui faisait jadis communiquer la chapelle avec le jardin du monastère, et les deux autres, sur les murs qui soutiennent la charpente, au-dessus des voûtes (*Fig.* VIII, *a, b, c*).

Ce ne sont certainement pas des marques de tâcherons. Ils semblent, du reste, pouvoir être l'œuvre du frère Guyot, tandis que le graffite qui ressemble à la hache à deux tranchants, gravé dans l'escalier, paraît être d'une autre main (*Fig.* VIII*, d*).

Je ne propose, pour ces signes qui m'échappent, aucune hypothèse, mais je serais reconnaissant à qui me fournirait une explication acceptable. La double hache, la *bipennis* des Anciens, n'est entrée dans la symbolique christique que bien indirectement, avec le symbolisme du silex et du feu. Mais ici, qu'est donc cette figure ? Hache d'armes, ou tout autre chose qu'une hache ?

⁂

En dernière analyse, parmi les graffites carmélitains du Martray, les seuls qui présentent un intérêt réel sont ceux des trois premiers groupes, signes très anciens, relatifs au principe d'éclosion, au maintien, à la fin de la vie humaine ; signes consacrés, dans la symbolique élaborée par le Christianisme, à la glorification du Christ Jésus, en tant que Créateur, Restaurateur, Mainteneur, et But final de la vie humaine.

Il nous reste l'étonnement et la satisfaction de voir un moine de la fin du XV^e^ siècle interpréter encore de hautes conceptions christiques par d'antiques emblèmes, dont les sens précis, parfaitement connus de lui, — qui savait certainement bien d'autres choses — étaient déjà, à n'en pas douter, d'insolubles énigmes pour quasi tous les clercs.

Je n'ai pas trouvé le nom du moine Guyot dans les archives de la Ville de Loudun ; comme beaucoup de grandes âmes, pleines de science et de lumière, il reste un ignoré ; seuls, les murs de son cadre de prière nous gardent les témoignages de sa présence, de sa foi, de ses connaissances et de son espérance.

En son temps même, à trois lieues de lui, dans les champs de la Devinière, un jeune homme, qui devait devenir un franciscain, puis un curé célèbre, François Rabelais, promenait des pensées d'un autre ordre, semble-t-il, que celles de frère Guyot... Mais, avec des esprits de telle envergure, peut-on savoir ?…

LE TRIDENT

LE TRIDENT

Ce fut une règle quasi absolue, dans la Symbolique ancienne, que, lorsqu'un idéogramme est fait de l'image d'un engin, d'une arme, d'un outil, d'un ustensile quelconque d'utilisation courante, il fût tout d'abord chargé de significations relevant directement de l'usage premier que l'homme fit de lui.

Or, aussi loin que nous puissions remonter dans la connaissance des œuvres humaines, nous trouvons, chez les Grecs primitifs, le Trident, *Triodous*, la fourche à trois dents munies de crocs, et la fourche plus large à trois ou quatre dents, *Triaina*, la *Fuscina* des Latins, employées par les pêcheurs pour harponner le poisson[1].

En plaçant ces engins ou ces armes de pêche, comme un sceptre, dans la main des divinités des eaux, les symbolistes de ces temps reculés ont donc voulu proclamer leur maîtrise, leur souveraineté absolue, sur le monde aquatique et tout ce qu'il renferme. À ce titre, Poséidon, chez les Grecs, et Neptune, chez les Latins, reçurent le Trident, comme dieux des Océans immenses. Et, par rapprochement d'idées, parce que, si la Mer est un abîme, l'Enfer en est un autre, Hadès, le roi des Enfers, reçut aussi, des symbolistes, le Trident, comme insigne de sa souveraineté.

De cette dernière attribution est venue, sans doute, aux inspirateurs des imagiers du Moyen-Âge, l'idée de mettre, dans la main crochue de Satan, la fourche ordinaire ou le Trident du dieu des antiques Enfers.

Certains auteurs prétendent que des Anciens ont vu, dans les trois pointes du Trident, la triple image du domaine terrestre, du domaine marin, et du domaine de l'espace sidéral.

D'autres, plus préoccupés de psychologie, ont cru à un idéogramme antique de l'âme humaine et de ses trois facultés : l'entendement, la mémoire, la volonté. On ne saurait assurément affirmer qu'aucun des Anciens n'y ait pensé, mais ceux qui le prétendent n'en savent rien du tout. N'en pourrait-on dire autant de tous les signes tripartites dont les éléments, non conjugués ensemble, se suivent dans une même direction ?

Enfin, certains ont classé le Trident parmi les symboles solaires, les dents figurant les rayons, et le nombre trois comportant une idée de multiplicité indéfinie ; les trois dents figurant aussi, par ailleurs, les trois principaux effets de l'irradiation solaire : lumière, chaleur, fécondité.

Au demeurant, en ce qui concerne les pays d'Orient, le caractère solaire du Trident est certain : « Le *triçûla* bouddhique, dit Georges Clemenceau, symbole solaire encore, fut transformé, plus tard, *en trident*[2], symbole de l'idée trinitaire[3] » ;

---

[1] Cf. Pline, *Hist. Nat.,* IX, 20 ; Cicéron, *De la Nature des Dieux*, I, 36.
[2] Le *Trident* est, dans l'Hindouisme, un des principaux attributs de *Shiva* (N.D.L.R.)
[3] G. Clemenceau, *Au soir de la pensée*, t. I, p. 313.

et nous avons lu avec grand intérêt, en cette revue, l'étude de M. Narahashi qui nous dit qu'au Japon le Trident est encore à la fois un signe solaire et trinitaire[1].

Au regard de nos contrées occidentales, il faut se souvenir qu'il est vraisemblable que, avant la création du mythe de Zeus, avant l'époque qui fit de Poséidon un dieu surtout marin, celui-ci ait eu, dans le panthéon de la Grèce très archaïque, le rang suprême de dieu du Ciel, et que le Trident ait été, dans sa main, autant l'emblème de l'éclair foudroyant que de l'empire des mers. Des traditions très anciennes, formées loin des Hellènes, ou venues d'une source commune à l'Orient et à la mythologie primitive de la Grèce, n'ont-elles pas maintenu, à certains symboles de la foudre, la forme d'un double fer de Trident, aux deux extrémités d'une très courte tige, pas plus longue que la seule douille ordinaire de la fourche ? C'est que la foudre frappe soudainement, comme, par le fer du trident, les poissons sont frappés ; c'est pourquoi, dans l'Orient, où tant de choses sont demeurées immuables dans leurs formes depuis leur premier matin, le foudre eut, aux temps passés, et conserve encore, sa forme de double fer du Trident.

En Assyrie, en Phénicie, l'éclair stylisé avait le même aspect ; et Grecs et Romains eux-mêmes l'ont représenté, parfois, par la même forme ou par des formes dérivées de celle-ci (*Fig.* I, II, III et IV).

Fig. I. — *Le Foudre*, sculpté sur une stèle babylonienne de la vallée du Tigre.

Fig. II. — *Foudre*, sur une monnaie grecque de Hiéronyme. Cf. *Revue numismatique*, t. XVII (1913), pl. IV, p. 152.

Fig. III. — *L'Éclair*, sur bractéole votive, dédiée à Sabazios, trouvée à Vichy. Cf. Déchelette, *Mém. antiq. de France*, 1911, p. 12.

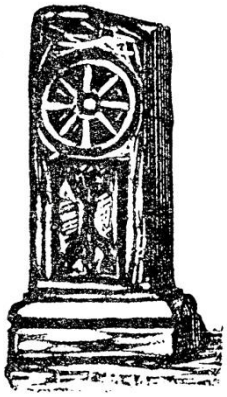


Fig. IV. — *L'Éclair et la Roue solaire*. Musée de Maison-Carrée de Nîmes. Autel antique.

[1] *Le Trident au Japon*, in *Atlantis*, n° 69 (1937), p. 132 et suiv.

Après avoir été, chez les Anciens, armes de pêche, Trident et *Fuscina* devinrent, pour eux, des armes de chasse et de guerre, utilisées alors comme épieux à pointes multiples. C'est à ce titre que les rétiaires s'en servirent contre les autres gladiateurs, dans les combats du cirque[1]. Mais ces derniers usages n'ont donné naissance à aucune manifestation symbolique.

Époque chrétienne

L'Emblème de la Croix. — Les archéologues chrétiens sont tous d'accord avec le Commandeur de Rossi pour voir dans « le trident élevé, isolé en manière de symbole… la croix dissimulée[2] ». Cette signification s'impose, en effet, quand, par exemple, le Trident termine le haut du mât de la barque qui figure symboliquement l'Église, tel qu'on le voit sur un document romain publié par M. de Rossi[3], ou bien encore sur une épitaphe des premiers siècles, donnée par Dom Leclercq[4], et sur une gemme reproduite ci-contre (*Fig.* V).

Fig. V. — Gemme chrétienne primitive. Cornaline gravée.
À feu, le Chanoine Davin, de Versailles

Le symbole de la Trinité divine. — Si le Trident eut, en Occident, et notamment en Gaule, une signification trinitaire, ce dut être, plus qu'en aucune autre région, dans l'ancien diocèse gallo-romain et gallo-franc de Poitiers. On connaît les grandes luttes théologiques qui animèrent toute la Chrétienté, à la suite de la diffusion des théories d'Arius d'Alexandrie sur le dogme chrétien de la Trinité, exposées dans son ouvrage, *Thalia*. Arius mourut en 336. Soutenues par plusieurs souverains du Proche-Orient d'abord, les doctrines ariennes furent combattues surtout par deux pontifes illustres, saint Athanase, évêque d'Alexandrie d'Égypte, et saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui écrivit alors son *Traité de la Trinité*, et mourut en 367. L'action d'Hilaire de Poitiers anéantit complètement, peut-on dire, l'influence arienne dans la Gaule. Elle y revint cependant, plus tard, avec l'invasion des Wisigoths, qui occupèrent tout le Sud-Ouest de la Gaule, jusqu'à la Loire. Ils n'arrivèrent toutefois en Poitou que vers 462[5]. Mais, en 507, Clovis, vainqueur à Vouillé, près Poitiers, d'Alaric et des armées wisigothes, détruisit complètement la domination religieuse et politique des Ariens, au nord des Pyrénées.

[1] Suétone, Cal. XXX ; Juvénal, II, 143, et VIII, 203 et suiv., etc.
[2] De Rossi, *Bulletin o di archeologia cristiana*, 1884-1885, p. 131, note 1.
[3] De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, pl. XLIX, 26.
[4] Dom H. Leclercq, *Dict. arch. chrét.,* t. I, vol. II, col. 2011.
[5] Cf. P. Boissonnade, *Hist. du Poitou*, p. 26.

La victoire théologique de l'évêque saint Hilaire, puis la victoire militaire du roi des Francs, près de Poitiers, sur les ennemis du dogme de la Trinité, firent inévitablement, en Poitou, une impression profonde. Or, il est un fait singulier ; c'est que, très fréquemment, à Poitiers et autour de cette ville, et exceptionnellement dans le Bas-Poitou maritime, dans le Nantais, la Touraine et l'Anjou, des cercueils de pierre, datant du Ve au VIIe siècle inclusivement, portent, profondément gravée au ciseau, à la place qui recouvre le front de l'inhumé, l'image d'un fer de trident.

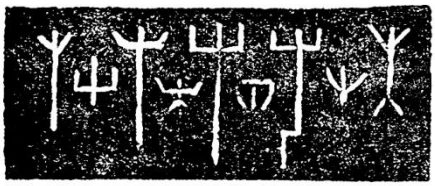


Fig. VI. — Principales formes du *Triceros*, sur des cercueils en pierre, du Poitou (Ve-VIIe s.).

M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, et de nombreux érudits poitevins, ont vu, dans ce Trident emblématique, une marque confessionnelle du dogme orthodoxe de la Trinité, professé par le défunt[1]. M. Richard, dans une étude très documentée, établit qu'il a relevé, sur des cercueils mérovingiens du Poitou, dix-sept représentations différentes du fer de trident (*Fig*. VI). Après le Père C. de la Croix, il a donné à ce signe tridenté le nom de *Triceros*[2]. À Rome, M. de Rossi refusa de reconnaître au Tricère la signification trinitaire, pour ne voir en lui que la Croix voilée. C'est assurément trop exclusif, car pourquoi, à Neuvy-Bouin, par exemple (*Fig.* VII), à Echiré (Deux-Sèvres) et ailleurs, aurait-on gravé, l'une près de l'autre, les images de la Croix et du Tricère ? Le sens trinitaire attribué au Tricère, en Poitou notamment, paraît bien être acceptable, encore que certaines complications de formes, à lui données, en deux ou trois cas seulement, du reste, soient assez déconcertantes, malgré l'explication qu'en donne M. Richard.

Fig. VII — Le *Tricère et la Croix*, sur un couvercle de cercueil en pierre. Presbytère de Neuvy-Bouin (Deux-Sèvres), 1906.

À noter aussi que, pour exprimer parfaitement l'*égalité* des Personnes divines que professe le dogme chrétien, les trois pointes du Trident symbolique, du *Triceros*, devraient être égales en largeur et en hauteur ; or, il arrive assez souvent que la pointe du milieu dépasse un peu les autres, qui, parfois, s'écartent obliquement d'elle

[1] Cf. C. de la Croix, *Bull. Soc. antiq. de France*, 1885, p. 213 ; L. Girard, *Les fouilles d'Echiré*. D. S., Niort, Mercier, 1913 ; M. Grimaud, *Hist. du pays d'Eteuil*, Paris, 1909, etc.
[2] De Rossi, *op.* et *loc.cit.*

(*Fig.* VIII). Il est possible et vraisemblable que ce soient là des licences d'ouvrier, d'autant que les cercueils qui portent ces tricères irréguliers sont souvent juxtaposés, en terre, avec ceux qui portent le tricère régulier.

Fig. VIII. — *Tricère* sur la tombe du martyr Griacète. Cf. Chanoine Davin, *Les Antiquités chrétiennes rapportées à la Capella Greca du cimetière apostolique de Priscille*, p. 286, pl. XI, fig. 12 bis.

Le symbole de la Lumière. — À la suite de M. de Rossi, M. Edmond Le Blant refusa, lui aussi, de reconnaître, au Trident funéraire des tombes étudiées en Poitou, le caractère d'emblème trinitaire. Il insinua que, peut-être, avait-on voulu représenter ainsi une croix, portant deux cierges fixés sur sa traverse horizontale.

Dom H. Leclercq, reproduisant un couvercle de cercueil poitevin marqué du Triceros, rappelle cette attribution de Le Blant ; le signe qui en est l'objet pourrait donc, dit-il, « servir d'illustration à un trait du rituel de la bénédiction du cimetière, où des cierges sont allumés sur les bras de la croix[1] ». Nous lisons, en effet, dans saint Grégoire de Tours, que, durant le transport du corps de saint Remi dans la ville de Reims, des cierges brûlaient sur les croix[2], et Dom Ménard prétend que cet usage remonte à saint Jean-Chrysostome, d'après les historiens Socrate et Sozomène[3].

L'iconographe qui examine cette interprétation de Le Blant et la figure qui en est l'objet reste cependant inquiet à ce sujet : si les deux pointes extrêmes du Trident funéraire sont l'image de flambeaux de cire fixés sur la branche horizontale de la croix, pourquoi ceux-ci ne sont-ils *jamais* posés sur les milieux des deux côtés de la traverse, et pourquoi sont-ils *toujours* faits du redressement vertical des extrémités de cette dernière ?

Et puis, même en Poitou, le Tricère n'a pas eu que la seule utilisation funéraire, Je l'ai rencontré, huit fois répété, sur une sorte de rouelle en pierre blanche, placée dans un tombeau mérovingien de Mouterre-Silly (Vienne), rouelle qui fut suspendue longtemps, par un lien, avant d'être placée dans la tombe (*Fig.* IX) ; un fond de vase usuel, du même temps, provenant du château de Loudun[4], et un autre, d'Aillé,

[1] H. Leclercq, *Dict. d'arch. chrét.,* t. III, vol. II, col. 1619.
[2] Grégoire de Tours, *De Gloria Confessorum*, LXXIX, Éd. Migne, col. 880.
[3] Dom Ménard, *Note sur le Sacramentaire de saint Grégoire*, p. 102.
[4] Fouilles Moreau de la Ronde.

portent aussi le Tricère[1] (*Fig.* X). On le trouve encore sur d'autres objets, où l'image emblématique d'une croix portant des cierges ne se justifie point.

Fig. IX. — *Rouelle* en calcaire, de Mouterre-Silly, VI^e^ s. — Fouilles de l'auteur (1912). — Musée des Grandes Écoles, Poitiers. — Demi-grandeur.

Fig. X. — Signe gravé sur fond de vase mérovingien, trouvé à Aillé, commune de Saint-Georges-Lès-Baillargeaux (Vienne). — D'après A. Richard. — Demi-grandeur.

Si, ce qui reste à démontrer d'une façon plus plausible, le Tricère représenta parfois, sur les cercueils, la croix cimétériale ou processionnelle illuminée, il doit être alors rapproché de ces disques solaires que l'on plaçait, à la même époque, près des cadavres, dans quelques sépultures chrétiennes de nos provinces de l'Ouest[2].

Le Christ pêcheur et le Trident. — Je termine par où, peut-être, j'aurais dû commencer.

La loi générale, qui se dégage de l'étude de la Symbolique primitive du Christianisme, établit que, d'ordinaire, quand un symbole préchrétien bien défini fut adopté par la pensée chrétienne des premiers siècles, pour être consacré par elle au Sauveur, ce symbole transposa, au bénéfice de Celui-ci, c'est-à-dire en les lui attribuant, toutes les significations heureuses dont il était précédemment l'idéogramme respecté.

Or, nous l'avons vu, le Trident fut d'abord un instrument, une arme de pêche, et les dieux des panthéons antiques qui le reçurent en attribut sont des dieux pêcheurs, maîtres des eaux et des poissons dont elles sont l'habitat. L'art décoratif des catacombes, aux quatre premiers siècles de notre ère, nous montre partout le Christ Jésus comme un pêcheur, qui pêche lui-même ou par ceux qui sont à ses ordres.

[1] Cf. A. Richard, *op. cit.*
[2] L. Charbonneau-Lassay, *Lampes bas-poitevines anciennes*, in *Rev. du Bas-Poitou*, 1920, liv. IV.

N'avait-il pas dit à ses deux premiers apôtres, Simon-Pierre et André : « Venez, suivez-moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes[1] » ?

Dans l'ancienne Revue *Regnabit*, j'ai reproduit des gemmes et des verres gravés, des fresques, des peintures, des sculptures des premiers siècles chrétiens, qui montrent le Sauveur pêchant à la ligne ou faisant pêcher au filet, emportant lui-même le poisson pêché[2]. Dans un ouvrage qui va paraître[3], j'en reproduirai beaucoup d'autres, de même époque, ainsi que ceux qui le représentent, indiscutablement, sous les emblèmes inattendus du Filet, de la Nasse, de l'Hameçon. Saint Damase lui donne dix noms successifs, parmi lesquels celui de *Rete*, « le Filet »[4]. Ennodius[5] et Orientius[6] l'acclament sous le même nom.

Longtemps avant Sa naissance, Habacuc Le prédisait ainsi : « Il les prend tous à l'hameçon — II les tire avec son filet — les rassemble dans ses rets — et c'est pourquoi Il est dans la joie ; Il jubile. Il sacrifie à son filet — et II offre de l'encens à ses rets[7] ».

Je ne connais aucun texte relatif au symbolisme christique de la Nasse, pourtant indiscutable, car les documents qui la représentent, notamment l'anneau sigillaire de saint Arnoul, ne laissent aucun doute à son sujet. Ils l'imposent au nombre des emblèmes du Christ pêcheur, comme les représentations du Filet l''imposeraient, même sans les textes qui le concernent.

N'en saurait-il être de même du Trident ?

Je laisse à d'autres le soin de soutenir qu'on ne peut voir parfois, soit le symbole du Christ, soit l'attribut de son caractère de Dieu-pêcheur, de Pêcheur d'âmes, dans le Trident symbolique qui accompagne, sur les monuments, certains poissons. On sait que le Poisson représenta, dans l'art chrétien, et selon les particularités de son emploi, tantôt le Christ, tantôt le chrétien. Au IIe siècle, Tertullien écrivait :

« Nous, petits poissons, selon notre grand Poisson, Jésus-Christ, nous naissons dans l'eau (baptismale) et nous ne pouvons être sauvés qu'en demeurant dans l'eau », c'est-à-dire dans la foi du baptême[8].

Un Trident de la crypte de Priscille, à Rome, IVe siècle (*Fig.* XI), celui d'une bague poitevine, datant approximativement de la même époque (*Fig.* XII), et celui de l'anneau d'Adhémar, évêque d'Angoulême (*Fig.* XIII), qui accompagnent le Dauphin-Christ, sont-ils des emblèmes de la Croix ou du Christ-pêcheur ? Si la

---

[1] Saint Marc, *Évangile*, I, 17.
[2] *Regnabit*, 1926, 1927.
[3] *Le Bestiaire du Christ*, paru en 1940 (N.D.L.R.).
[4] Saint Damase, *Carm.,* IV.
[5] Ennodius, *Carm.*, lib. I, 9.
[6] Orientius, d'ap. Dom Martène et Durant, *Thesaur. Anecdot.*, t. V, 40.
[7] Habacuc, *Prophéties*, I, 15 et 16. Traduct. A. Crampon.
[8] Tertullien, *De Baptismo*, I.

question peut être posée relativement à ces images, il n'en est pas de même, semble-t-il, pour le Trident de l'épitaphe de Victorianus, au cimetière romain de Callixte (*Fig.* XIV), et pour celui de sainte Sophie de Constantinople (*Fig.* XV), reproduit dans *Atlantis*[1]. Quand, dans l'iconographie des premiers siècles chrétiens, deux poissons ou deux animaux encadrent un emblème, celui-ci représente toujours, directement, Jésus-Christ ; et les animaux qui l'accompagnent, agneaux, cerfs, poissons ou oiseaux, réduits d'ordinaire à deux, sont les représentations symboliques des chrétiens fidèles. Les deux Tridents susdits se présentent dans ces conditions ; et, de plus, ils sont figurés, détail fort important, leur fer en bas, comme dans leur position d'utilisation, pendant la pêche. On sait combien était grave, dans la Symbolique ancienne, le renversement des symboles, à tel point que, si ces Tridents renversés avaient représenté la Croix, ils auraient- été regardés comme une véritable impiété, ce qu'on ne saurait admettre ici, et ce qui nous conduit à les considérer comme des emblèmes du Christ, Pêcheur d'âmes.

Fig. XI. — Graffite de la crypte romaine de Priscille. Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Arch. chrét*., t. IV, vol. I, col. 291

Fig. XII. — Anneau chrétien trouvé dans une tombe gallo-romaine de Saintes. Cf. F. Parenteau, *Invent. archéolog.*, pl. 28.

Fig. XIII. — Anneau pastoral de l'évêque d'Angoulême Adhémar, XI[e] s. Le chaton est fait d'une pierre chrétienne des premiers siècles.

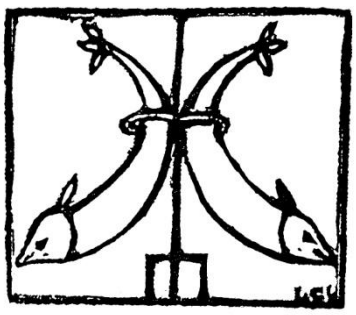


Fig. XIV. — Les Poissons pêchés et le Trident. Épitaphe de Victorianus, dans la catacombe romaine de Callixte.

[1] *Atlantis*, n° 69 (1937), p. 144, et passim.

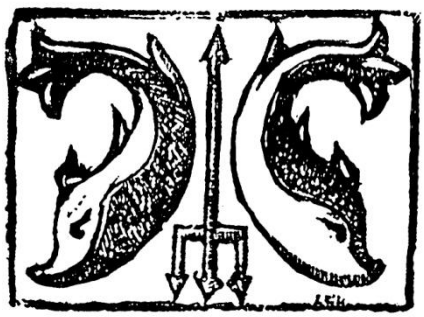


Fig. XV. — Les *Poissons et le Trident*. Basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople.

Même interprétation se peut accepter, du reste, pour un autre Trident, d'une épitaphe de la Catacombe de Priscille, qui se présente entre deux poissons, bien qu'il porte son fer élevé tout droit (*Fig.* XVI).

Fig. XVI. — Disposition des poissons et du *Trident* sur une épitaphe de la catacombe romaine de Priscille.

En résumé, encore qu'il ait certainement reçu d'autres significations au cours des âges, le Trident de Poséidon et de Neptune, passé de leur iconographie dans celle du Christ Jésus, indiqua Sa domination sur le monde des âmes, comme, dans la Fable, il indiquait la leur sur les habitants des eaux ; avec cette différence que, dans Sa main, le Trident, comme le Filet et l'Hameçon, est, en même temps qu'un douloureux instrument d'attraction, un instrument d'Amour. La mystique chrétienne le répète inlassablement : l'épreuve, en cette vie, l'épreuve qui peut aller jusqu'à la mort du corps, est souvent, venant de la main de Dieu, un acte d'Amour infini.

Le chrétien avait cette conviction plus vivement encore qu'aujourd'hui, au temps des catacombes de Rome, quand le sang des Martyrs du Christ empourprait si souvent le sol de la Ville et de l'Empire.

À PROPOS DES « GRAFFITES INCONNUS » DE LA CHAPELLE DU MARTRAY À LOUDUN

Nous nous proposons d'apporter ici notre modeste contribution à l'élucidation des problèmes posés par ces quelques signes mystérieux que L. Charbonneau-Lassay, au terme de la savante étude précédemment reproduite (p. 28[1]), groupait sous la dénomination de « *graffites inconnus* » et dont la figure VIII nous offrait l'image. Pour ce faire, nous ne nous baserons, d'ailleurs, que sur des textes ultérieurs de L. Charbonneau-Lassay lui-même et de René Guénon, ainsi que sur des documents appartenant à quelques Fraternités catholiques de caractère initiatique et secret, documents qui avaient été jadis communiqués à l'érudit auteur du « *Bestiaire du Christ* », en vue de la réalisation de cet ouvrage et de la rédaction — très tôt interrompue, hélas, par sa mort — des fiches destinées à l'élaboration du « *Lapidaire* » et du « *Floraire du Christ* ». Il va sans dire que les données exposées ci-dessous, étant strictement traditionnelles, ne sont nullement exclusives d'autres interprétations également valables, et qu'elles appellent même, nous semble-t-il, des recherches et des explications complémentaires qui seraient les très bienvenues.

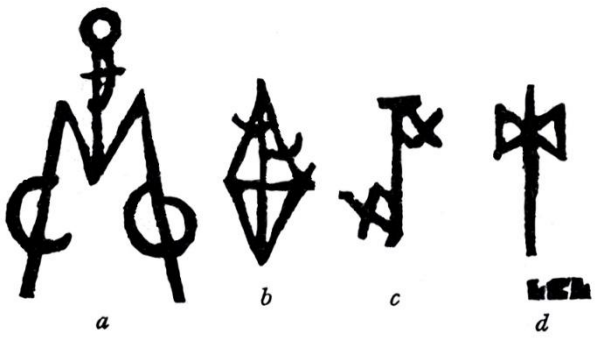


Fig. VIII, *a, b, c, d* : « les graffites inconnus », p. 22 du présent document.

SIGNE D

Nous ferons porter, tout d'abord, nos investigations sur ce signe, dont la structure est beaucoup moins complexe que celle des trois autres symboles. Ce n'est certes pas à tort que L. Charbonneau-Lassay suggérait d'y voir l'image d'une *double-hache* ; mais quelle en est la signification ?

Pour l'établir, nous rappellerons, en premier lieu, que la *hache simple* apparaît, dans certains documents d'origine médiévale — ainsi que R. Guénon l'a expliqué, en mai 1937, dans les *Études Traditionnelles* (N° 209, p. 192-195) — comme la figure de la lettre hébraïque ק (K - *Qoph*) et un hiéroglyphe du « *Pôle* ».

[1] Page 22 de ce document [NDR].

En effet, la forme même du *qoph* évoque celle de la hache et son nom signifie proprement « *le tranchant de hache* » ; d'où le sens transposé que revêt cette lettre — et sa correspondante arabe, *qâf* — de « *puissance* » ou de « *force* », que celle-ci soit d'ailleurs d'ordre matériel, psychique ou spirituel.

Bien entendu, lorsque la hache est figurée, posée en équilibre au sommet de la pyramide que supporte le cube, c'est-à-dire au plus haut de la « *Pierre philosophale* » — dont la « pierre cubique à pointe » est un symbole — elle ne peut se référer qu'à la suprême Puissance spirituelle présente en ce monde, au *Pôle*. D'ailleurs, la valeur numérique simple du *qoph* est 100, représentant ainsi le carré de la valeur du י (I - *yod*). Autrement dit, le symbolisme numérique du *qoph* est en rapport avec la « réalisation » — ou, plus exactement, la « Réalité » — parfaite de Ce qu'évoque la « Lettre principielle ».

D'autre part, comme R. Guénon l'a noté aussi dans l'étude susdite, il y a égalité entre la *valeur* numérique *étendue* de la lettre *qoph* et la *valeur simple* du mot מקום (MKVM - *maqom*), car :

קוף = 100 + 6 + 80 = 186 ;

et מקום = 40 + 100 + 6 + 40 = 186.

Maqom signifiant *lieu* ou *station*, le « *Maqom* » par excellence ne sera autre que ce « *Lieu* » ou « *Point central* » qui, seul, demeure immuable et dirige la rotation du monde.

Mais — et nous revenons ici plus immédiatement à notre graffite loudunois — la forme du *qoph*, si elle évoque la *hache simple* en hébreu carré, rappelle bien plutôt la *double-hache* dans les divers alphabets qui précédèrent celui-ci :

phénicien archaïque ( ) ;

araméen ancien ( ) ;

et surtout paléohébraïque ( ).

C'est donc à bon escient, et en se fondant sur une tradition que l'on peut dire immémoriale, que l'ésotérisme chrétien a vu dans la *double-hache*, non seulement le symbole de la *force* ou de la *puissance spirituelle* en général, mais aussi celui de la *puissance qui, une en son essence, s'affirme double* en ses manifestations apparemment contraires et réellement complémentaires, puisqu'elle « *tue et ressuscite* », à la façon des « pierres de foudre », du *vajra* brahmanique, de la *labrys* du Zeus crétois, du foudre du Zeus-Jupiter helléno-latin, du marteau de Thor et du

maillet celtique, compagnonnique ou maçonnique. L'*essence une* est alors figurée par l'*axe vertical*, et les *deux énergies* (ou les deux pouvoirs) par les *deux tranchants de hache*[1].

Mais ce symbole chrétien a encore connu, dans quelques Fraternités initiatiques, une ultime transposition, en vertu de laquelle il est identifié au *Christ*, Verbe de Dieu, et à la *Déité* même. Les *deux triangles* opposés correspondent, dans ce cas, aux *deux natures divine et humaine*, alors que *leur sommet commun* figure l'*Unité de la Personne* du Fils de Dieu, s'affirmant selon l'axe vertical ; enfin, *le sommet de l'axe*, qui dépasse nettement le point de jonction des deux triangles, symbolise ce que la Béguine anonyme, auteur du « *Miroir des Simples Âmes* », Hadewijch d'Anvers, Maître Eckhart et leurs continuateurs, appelaient la « *Déité* », et dont l'*atteinte*, par l'initié, au terme de la « Voie », n'est autre que la « *Délivrance* », impliquant « réalisation de la suprême Identité ».

SIGNE C

Ce qui, en ce symbole — comme dans les trois autres, d'ailleurs — apparaît avec la plus immédiate évidence, c'est son caractère rigoureusement *axial* ; mais ce sont aussi, dans ce cas, l'*importance* et le *rôle des pôles*, le pôle supérieur (ou céleste) étant marqué par la rencontre de l'axe et d'un court segment de droite horizontale (d'où résulte une forme en *tau*), tandis qu'une oblique, plus courte encore (et qui en peut rappeler une autre), lui correspond au pôle inférieur (ou terrestre).

Quant aux *tracés curvilignes*, en rapport direct avec ces pôles et en procédant, n'illustrent-ils pas exactement la *loi d'analogie*, avec application stricte du sens inverse, conformément à ce texte de la *Table d'Émeraude* :

« Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable : ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; par ces choses, se font les miracles d'*une seule chose*. Et, comme toutes les choses sont *Un* et proviennent d'*Un* par la médiation d'*Un*, ainsi toutes les choses sont nées de cette *Chose unique* par adaptation ».

Le rapport entre l'*Un-origine* de ce texte et le *point central*, générateur de l'axe, dans notre figure, n'est pas plus difficile à percevoir que celui de l'*axe* lui-même

[1] Il est d'ailleurs d'autres « armes sacrées » qui, bien que de structure différente, sont capables, elles aussi, de blesser et de guérir, de tuer et de ressusciter : telles sont, par exemple, l'Arc d'Apollon, la Lance d'Achille, la Sainte Lance qui perça le cœur du Christ et que rappelle, dans les Églises de rit grec, la « Lance eucharistique », enfin le Glaive apocalyptique à deux tranchants.

avec l'*Un-médiateur*. La « naissance de toutes choses » suppose « actions et réactions concordantes » des pôles ; c'est aussi ce que suggèrent nos tracés curvilignes, en relation immédiate avec ceux-ci.

Il va sans dire que, cette même loi régissant tous les états de manifestation, des *applications cosmologiques multiples* peuvent être déduites de ce schéma, en particulier dans les domaines subtils, auxquels se réfère directement la « *force* » dont il est question dans la suite du texte rappelé ci-dessus. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans plus de détails à ce sujet.

SIGNE B

Cette figure consiste en un losange disposé verticalement, avec tracé de ses diagonales. En outre, la moitié supérieure de la diagonale verticale — c'est-à-dire de l'axe même — comporte l'amorce de trois arcs de cercle, dont le centre commun n'est autre que le sommet de l'angle supérieur du losange.

Il s'agit là d'un *symbole graphique de l'organisation des « trois mondes »* : enfer, terre et ciel, dans lequel la diagonale horizontale correspond naturellement à la *terre* (état humain corporel) et l'ensemble de la moitié inférieure du losange, à l'*enfer* (entendu ici au sens étymologique d'*états inférieurs*, c'est-à-dire infra-humains).

Quant à sa moitié supérieure, évocatrice du *ciel*, elle rappelle, de surcroît, par l'amorce des trois arcs intersectant l'axe, l'*influence et l'attraction de la Volonté divine* s'exerçant, à partir du Pôle céleste, sur les mondes subtil (*états purgatoriels*), informel et principiel (les divers *cieux* au sens strict, désignés parfois aussi comme les « *hiérarchies angéliques* »).

Enfin, certains spirituels ont vu, dans ces trois arcs concentriques, une allusion à l'*indissociable activité des trois Personnes divines*, s'exerçant sur la totalité comme en chacun des éléments de la création « terrestre » et « supraterrestre ».

SIGNE A

Ce signe — de beaucoup le plus complexe des quatre — se compose d'un « M », au-dessus duquel s'érige axialement une croix à traverse étroite, surmontée d'une circonférence à appendice curviligne ; ce dernier retombe jusqu'au-dessous du centre de la croix, tandis que des éléments de courbes dissemblables s'inscrivent sur les deux jambages de l'« M ».

Cette lettre apparaît ici comme le « support » et le point de convergence de multiples données traditionnelles d'origines très diverses. Notons d'emblée que ses *quatre* segments de droite constituent une image du *quaternaire cosmique*, dont tous les mondes — et spécialement notre « monde élémentaire » — portent la « signature ». Mais la lettre « M » représente et « couvre » tout d'abord, ici, le caractère hébraïque correspondant : מ (M - *Mem*).

La tradition a toujours mis le nom de cette lettre (**מם**) en rapport avec celui des *eaux*, **מים** (MIM - *Maïm*), et ses formes, tant en phénicien archaïque ( ) qu'en araméen ancien ( ) et en paléohébraïque ( ) sont comme autant d'adaptations, disposées verticalement ou horizontalement, du tracé schématique de l'élément *eau*, représenté depuis les lointains de la préhistoire par une ligne brisée ( ) ou ondée ( ). Or, la *multitude des eaux*, dans son acception la plus universelle, est le symbole de l'*ensemble des possibilités* ; et, si l'on tient compte de la position du signe qui les évoque ici, par rapport à la croix, on y verra l'image des « *eaux inférieures* », c'est-à-dire des *possibilités de manifestation formelles* inhérentes à ce monde du devenir, soumis au perpétuel changement, aux incessantes modifications, aux « alternatives de vie et de mort », que les Anciens appelaient « *le monde sublunaire* »[1].

Mais il y a plus remarquable encore : si, par-delà le sens du nom même de la lettre מ (M), nous considérons les principales significations qui s'y attachent dans la Tradition hébraïque, nous trouvons, au premier rang, celle de « *la mort* », **מוח** (MVTh - *maveth*), laquelle s'exprime par les mêmes caractères que le verbe

[1] Le « *monde sublunaire* » doit sa désignation — dont les équivalences. en nombre de Traditions, se perdent dans un passé immémorial — à la « régence » exercée par le « *principe lunaire* » sur tout le « devenir », et spécialement sur les périodes cycliques, à la façon dont la *lune* elle-même, par la succession de ses phases, contribue au conditionnement de la vie terrestre, et règle, en la mesurant et en en différenciant les éléments, la succession temporelle.

« *mourir* » (MVTh - *mouth*). Ainsi se trouve confirmé le sens de la lettre « M » de notre figure : elle représente le *monde asservi à la mort*, celui des « *créatures mortelles* »[1].

Or, en latin, le même caractère intervient très fréquemment en tant qu'initiale de « *Mundus* » (l'*univers*, 1e *monde*, voire la *terre*), terme qui, après la christianisation de l'Empire, tendra à devenir peu à peu synonyme de création.

Ainsi, l'*axe* qui, dans notre graffite, prenant appui sur la partie médiane de la lettre « M », s'élève au-dessus d'elle et supporte la *croix*, s'identifie-t-il à l'*Axis mundi*, que figure l'« *Arbre de Vie* » dans le symbolisme de la *Genèse*. Ce dernier se dressant au centre du *Paradis terrestre* (*Medium mundi*), son atteinte implique réintégration dans l'*état édénique* — ou *primordial* — et restauration du *sens de l'éternité*, lequel est inhérent au « *Nouvel Adam* », comme il l'était, avant la « chute », à l'« *Adam premier* ». Aussi, dans la perspective de la Chrétienté médiévale, le *Golgotha*, identifié au « *Centre du monde* », était-il réputé tout à la fois lieu de création et de mort d'Adam, en même temps que lieu de la *Crucifixion* et de la mort rédemptrice du Christ ; et son nom même (*Golgotha* = « Lieu du Crâne ») était considéré comme se référant au crâne d'Adam enseveli au pied de la *Croix*.

Avant de poursuivre l'étude de la partie supérieure de ce graffite, remarquons également que la lettre « M » peut s'interpréter, non seulement du point de vue *macrocosmique*, que nous avons seul envisagé jusqu'ici, mais aussi du point de vue *microcosmique* ; n'est-elle pas, en effet, l'initiale du mot hébreu **מה** (MTh - *meth*), qui s'entend de « *l'homme* », mais dont le sens étymologique est « *le mortel* ». Le rapport entre cette notion et les considérations plus haut exposées s'impose donc de lui-même ; mais il conviendra, en outre, de se souvenir ici de l'extrême proximité phonétique et littérale des termes **מה** (MTh - *meth*), « *l'homme* », et **אמה** (AMTh - *'Emeth*), « *Vérité* », ce dernier étant tout à la fois l'*un des* plus hauts *Noms divins* et le *Sceau même de Dieu* (Cf. *Études Traditionnelles*, N° 331, d'avril-mai 1956, p. 100). Les kabbalistes, on le sait, ont maintes fois attiré l'attention sur l'apparentement étroit de ces deux mots — qui ne se différencient que par la présence ou l'absence de la « Lettre première et polaire », **א** (A - *'Aleph*) — pour faire pressentir les rapports de l'homme et du Principe divin, du « *mortel* » et de l'« *Immortel* », au sens purement métaphysique de ce terme.

Nous avons lieu de croire que le moine qui traça ce graffite avait plus particulièrement en vue ce sens microcosmique. Il est exclu, en effet, que les deux éléments de courbe s'inscrivant sur les jambages de la lettre « M » puissent être mis en correspondance, comme cela fut proposé jadis, avec le soleil et la lune. Si l'un d'entre eux épouse bien la forme du croissant lunaire, l'autre n'est pas totalement fermé, comme l'exigerait le symbolisme solaire ; et, surtout, il n'est. pas d'exemple, croyons-nous, à cette époque (seconde moitié du XV^e^ siècle), de semblable

[1] Cette expression de « *créatures mortelles* » ne constitue pas, du point de vue chrétien, un pléonasme, puisque la théologie considère les *anges* et les *âmes* comme des « *créatures immortelles* ».

disposition, qui eût violé la règle majeure selon laquelle le *soleil* et la *lune* devaient être figurés respectivement à *droite* et à *gauche par rapport à la Croix*. Aussi tenons-nous pour quasi-certain qu'il s'agit là des initiales — « C » et, très probablement, « G » — de l'auteur du graffite, lequel entendait marquer ainsi, conformément à un usage déjà fort ancien, sa participation au mystère et au sacrifice de la Croix rédemptrice.

Reste à expliquer, maintenant, le symbole qui se superpose à la croix et la domine. Nous nous trouvons ici devant l'une des formes attribuées par les *hermétistes* médiévaux au *signe du Lion* (Cf. Charbonneau-Lassay — « *Le Bestiaire du Christ* », p. 47) ; celle-ci était obtenue par l'adjonction, au *signe astrologique du Soleil* ☉, de la *queue schématisée du Lion*[1]. Ce symbole qui, généralement, se présentait alors en mode horizontal, , est ici redressé à la verticale, nous allons voir bientôt pour quelle raison essentielle. Quant à la mise en connexion du *signe hermétique du Lion* avec la croix du Christ, elle ne devrait certes pas nous étonner. N'est-elle pas rigoureusement conforme aux Paroles inspirées de l'Apocalypse johannique, que toute la Tradition chrétienne met précisément en relation avec le *Sacrifice* rédempteur :

« … *Voici que le Lion de la tribu de Juda, le Rejeton de David, a vaincu, pour ouvrir le Livre et ses sept-sceaux* » (*Apoc*. V, 5).

La disposition particulière ici donnée à ce signe hermétique est commandée par une règle fort oubliée de l'iconographie médiévale, selon laquelle — ainsi que nous le rappelle L. Charbonneau-Lassay — la tête, la poitrine et les membres antérieurs du Lion, comme ceux du Griffon, étaient associés symboliquement à la *nature céleste et divine du Christ*, tandis que l'arrière-train et la queue du « roi des fauves » l'étaient à Sa *nature terrestre et humaine*.

Ainsi, Pierre Valérien, se fondant sur l'« *Hieroglyphicorum* » (Lib. VI, cap. 27) de saint Irénée, déclarait-il, à propos du Lion :

« *Anterioribus partibus cœlestia refert, posterioribus terram* », tandis que Philippe de Taun, au XII^e^ siècle, précisait en son « *Bestiaire* » :

« Force de *Deite*

Demustre piz carre ;

Le trait qu'il a derere,

De mult gredle manere

[1] Le fait que le disque solaire ne comporte pas de point central sur notre graffite ne saurait invalider l'interprétation proposée, cette simplification ayant été bien des fois constatée. Il est d'ailleurs fort possible que ce point ait été gravé originellement, mais que sa trace minuscule, presque effacée au cours des siècles, soit passée inaperçue.

Demustre *Humanite*

Qu'il out od *Deite* ».

Ce que nous pouvons traduire de la sorte :

« Force de *Déité*

Se révèle en sa poitrine puissante ;

En son arrière-train,

De très grêle apparence,

Se révèle *Humanité*

Qu'il a avec *Déité* ».

On se rend compte ainsi, sans nulle difficulté, de la spéciale convenance que présente la disposition verticale, adoptée dans la restitution du signe hermétique considéré : c'est évidemment le *disque solaire* qui, dominant la croix, correspond ici à la partie antérieure du « roi des fauves », donc à l'immuable et inaltérable *Nature divine* en Christ, tandis que la *queue léonine* (correspondant à tout l'arrière-train) qui retombe sur la croix, à la place même qu'occupa le corps de Jésus, évoque la *Nature humaine* et passible du Rédempteur, la seule qui se pouvait directement et normalement manifester aux hommes, comme le rappellent ces quelques vers de Guillaume de Normandie (tout début du XIII^{e} siècle) :

……..

« Autresi fu de Ihesu-Crist :

L'*umanite* que por nos prist,

Que por l'amor de nos vesti,

Paine et travail por nos senti ;

Sa *deite* ne senti rien.

Issi creez i ferèz bien ».

(*Le Bestiaire Divin* — « La nature de Lion »).

qui se peuvent ainsi restituer :

……...

« Ainsi fut (-il) de Jésus-Christ :

L'*humanité* que, pour nous, (Il) prit,

Que, pour l'amour de nous, (Il) revêtit,

Peine et tourment pour nous ressentit ;

(Mais) Sa *Déité* n'éprouva rien.

Ainsi croyez ; en cela (vous) ferez bien ».

……...

Pour conclure, nous dirons donc que ce graffite, envisagé globalement, illustre les relations existant entre le Verbe, Centre du monde et Médiateur universel, et la « création déchue » — macrocosme ou microcosme — à laquelle, moyennant que ce dernier y participe volontairement, le « mystère de la Croix sacrificielle » rouvre la « Porte des Cieux », en lui permettant de résorber sa dualité dans l'Unité suprême, conformément à ces Paroles du Christ :

« … Ce n'est pas pour eux seulement (c'est-à-dire pour les Apôtres immédiats du Rédempteur) que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en Moi à cause de leur parole, afin que tous soient Un, comme Toi-même, Père, Tu es en Moi, et Moi en Toi, *afin qu'eux aussi soient Un en Nous…* » (*Évangile selon saint Jean, XVII, 20 & 21*)[1].

RENÉ MUTEL.

[1] Doit-on, d'autre part, étant donné l'apparentement manifeste *des signes du Lion* et *du Soleil*, la consécration de ce dernier à la Connaissance principielle, l'allusion implicite à la « rupture des sept sceaux du Livre » et l'étroit rapport des éléments constitutifs du graffite avec les termes hébraïques *meth* et *'Emeth*, considérer ce symbole comme se référant, en outre, à la possibilité d'atteindre à la suprême Sapience à partir même de ce bas monde, par la « réalisation du mystère de la Croix » ? — Sans doute l'examen de cette figuration ne commande-t-il pas *impérieusement* semblable interprétation ; il nous semblerait cependant abusif de prétendre qu'il ne saurait même la suggérer.